

La fièvre protectionniste

par ERNEST MÀHAIM

Professeur à l'Université de Liège

C'est une véritable maladie, qui gagne successivement tous les continents, tous les Etats. Faisant le relevé des pays qui ont haussé leur tarif douanier depuis le milieu de 1929, le bulletin de la *Mutuelle Solvay* du 15 août 1930 énumère : en Europe : l'Albanie, l'Allemagne, la Bulgarie, l'Espagne, la Finlande, la France, la Grèce, l'Italie, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, la Suède ; dans les autres parties du monde : l'Australie, la Bolivie, le Canada, la Chine, Cuba, Costa-Rica, les Etats-Unis, le Guatemala, Haïti, Honduras, le Mexique, la Perse, le Tanganyika, et la Turquie. Autant dire la moitié du monde. Et l'on peut s'attendre à voir la maladie gagner une bonne partie de l'autre moitié. Ne parle-t-on pas d'un projet britannique destiné à porter remède au chômage et consistant à établir un droit de douane uniforme de 10 pour cent ? Le ministère travailliste aux abois aurait déjà contracté la même fièvre, et si les prochaines élections en Angleterre ramenaient les conservateurs au pouvoir, il est hors de doute qu'ils rétabliraient le protectionnisme, aboli si glorieusement en 1846.

La politique protectionniste est une véritable psychose de l'homme d'état, une psychose contagieuse. Elle part d'un défaut de confiance. C'est, en un certain sens, une phobie. On a peur de l'Etranger. On n'a plus la confiance en soi qui est la condition première du courage.

La lutte effraie. On craint tout, tout, les difficultés techniques, la recherche du débouché. Et l'on cherche la sécurité dans l'égoïsme, que surexcite un nationalisme exagéré. Héritage encore de la guerre : on appelle « défense » ce qui, en définitive est un tort que l'on se fait à

soi-même. Rien n'est plus tentant pour un politicien : « défendre » l'industrie nationale n'est-ce pas s'assurer les connivences, les approbations utiles au point de vue électoral ? Non seulement parmi ceux qui sont intéressés **directement**, mais parmi tous ceux que l'espoir anime de participer un jour aux mêmes avantages : l'industriel appuie l'agricole, dans l'idée qu'un jour l'agricole l'appuiera à son tour. Ainsi la coalition des appétits fait la force des pressions politiques.

Contagieuse, la maladie, comme la peur, comme la défiance, comme le défaitisme. Les Etats-Unis se ferment, immédiatement, on pense à s'isoler, à se fermer aussi, en forme de « repréailles ». Je ne dis pas que, comme moyen tactique, ce procédé n'ait pas quelque utilité : mais c'est à condition qu'il ne reste qu'un moyen tactique et qu'une fois le but atteint, c'est-à-dire l'adversaire fléchissant, on l'abandonne. Mais le danger est que les intérêts privés qui en ont profité ne consentent pas à y renoncer. Ainsi la tache d'huile s'étend, ou plutôt, la maladie se propage, gagnant les esprits, les milieux, les pays, les uns après les autres.

Et pourtant, quand par le hasard des rencontres internationales les hommes d'affaires et même beaucoup d'hommes d'Etat se trouvent les uns en face des autres, ils ne peuvent pas s'empêcher de reconnaître que le protectionnisme est une plaie, une plaie profonde et s'approfondissant de plus en plus. Un sursaut de courage s'est manifesté en 1927, à la Conférence économique de Genève présidée par M. Theunis, où l'aveu, en même temps que la condamnation de la protection douanière a été éclatant. Mais une fois la résolution prise devant le monde entier, chacun, rentré chez soi, n'a plus eu qu'une préoccupation, c'est de ne pas renoncer au protectionnisme. Bien plus, quand M. Hymans, avec l'appui du gouvernement britannique, fit voter le principe d'une Conférence destinée à établir une modeste « trêve douanière », on vit des Gouvernements se hâter de renforcer leurs tarifs pour s'assurer une position avantageuse dans les négociations futures. Nouvelle contagion, nouvelle extension de la maladie.

S'il ne s'agissait pas, en somme, du bien-être, de l'existence de tant de classes sociales, on trouverait que l'expérience va être particulièrement intéressante à observer. Du point de vue du spectateur, il y aura, en effet, un extraordinaire intérêt à suivre les événements prochains — la marche et les effets de l'épidémie.

Mais on voudrait croire que l'excès du mal apportera le remède et que peu d'années suffiront pour apporter l'évidence d'une des plus grandes erreurs politiques que le monde ait vécue.

Ernest MAHAIM
